

**MATHIAS  
BRUNET**

Préface de  
**THIERRY HENRY**

# **PATRICE BERNIER**

**MAÎTRE DE SON DESTIN**

## L'enfance

Patrice Bernier a deux ou trois ans lorsqu'il commence à botter des ballons dans le sous-sol de la résidence familiale de Brossard, avec sa mère Gladys. On constate déjà ses aptitudes, et on se rend rapidement compte qu'il faudra le garder actif pour canaliser son énergie débordante. « Il a commencé à botter des ballons dès qu'il a su marcher, raconte son père. Il était destiné à être actif. La veille de l'accouchement, sa mère et moi avions dansé toute la soirée lors d'une fête à Laval ! »

Après cette fête, Gladys avait ressenti des douleurs. Jean avait appelé le médecin de famille, sa cousine, qui les avait sommés de se rendre sur-le-champ à l'hôpital Sainte-Jeanne-d'Arc, où elle se trouvait déjà. Patrice Bernier est né le 23 septembre 1979, un peu avant midi. Il a rejoint sur cette bonne vieille terre sa sœur Nadège, née trois ans plus tôt.

Non seulement Jean Bernier avait décidé de rester à Montréal, mais il avait aussi convaincu Gladys de quitter New York en 1972, où elle vivait depuis deux ans, pour le

rejoindre au Québec. Ils avaient uni leur destinée le 9 août 1975 à New York, devant les nombreux membres de leurs familles respectives établis dans la Big Apple.

Jean venait d'obtenir son baccalauréat en administration des affaires de HEC et son titre de comptable agréé; Gladys, elle, avait un poste au sein du ministère du Revenu. Un an avant la naissance de Patrice, en 1978, ils avaient acheté leur première maison à Brossard.



« Patrice était un enfant très turbulent, très agité, dit Jean. Il bougeait beaucoup. C'était un hyperactif dans les limites d'un enfant normal. »

Il n'y a pas d'équipes de soccer pour les enfants de cinq ans à Brossard. Mais Jean s'est fait des contacts dans le milieu et il accepte de diriger un club d'enfants un peu plus vieux en échange d'une place pour le petit Patrice dans ce groupe de joueurs de sept ans. Nadège a aussi la chance de jouer puisqu'il n'y a pas d'équipes féminines à l'époque.

« Mon plus vieux souvenir, c'est le parc Balzac, à Brossard, avec moi qui fais la "bicyclette" sur le terrain pendant que mon père parle aux parents après les entraînements et les matchs », raconte Patrice.

Le garçon accompagne aussi son père lors des matchs de ce dernier. Il faut parfois le retenir parce qu'il bondit sans crier gare pour récupérer un ballon en pleine partie!

Jean Bernier évolue depuis plusieurs années dans la puissante Ligue nationale de soccer division excellence, le calibre le plus relevé au Québec, pour l'équipe Haïtiana. À l'époque,

toutes les équipes de cette ligue semi-professionnelle québécoise ont des noms de provenance étrangère : Ukraina, Spania, Pompéi, Polonia (devenues les Rangers de Lachine, FC Kickers [Allemagne], Celtic de Verdun [Écosse], Greek Stars, Kalena et Superga [Italie], entre autres).

« Les joueurs étaient originaires des pays énoncés dans la dénomination des équipes, explique Jean Bernier. On ne trouvait aucun Canadien né au Canada dans ces équipes-là. On avait un très haut niveau de football parce qu'il y avait de l'immigration massive de différents pays et plusieurs avaient joué en première division dans leur pays ou au sein de l'équipe nationale. »

Le père de Patrice atteint un très bon niveau, même s'il n'a jamais eu l'occasion de jouer dans l'élite de son pays. « Mon père n'a jamais voulu que je joue au football, précise Jean, né à Miragoâne – une ville portuaire située à 100 kilomètres de la capitale – avant de déménager à Port-au-Prince, à l'adolescence. Il était un avocat, un juge et le maire de la ville. Il voyait plutôt l'avenir de ses enfants dans des professions conventionnelles. J'avais beaucoup d'amis qui jouaient en première division ou au sein de l'équipe nationale, je m'entraînais souvent avec eux, mais je devais le faire en cachette... »

Les décisions de Jean-Charles Bernier concernant ses enfants auront une grande influence sur la façon dont Jean tranchera dans les moments importants de la vie de Patrice. Le sport ne sera jamais laissé pour compte.

Le jeune Patrice Bernier apprend aussi dès son plus jeune âge les rudiments du soccer au sous-sol avec son père, devant la télé. Jean possède une collection de cassettes VHS de matchs de la Coupe du monde et ils les analysent ensemble :

« Je possède chez moi les cassettes de tous les matchs de la Coupe du monde depuis 1934, confie le paternel. À l'époque, il n'était pas possible de les acheter à Montréal. Je me les procurais lors de nos vacances annuelles en janvier, en Floride, où mes sœurs habitaient désormais, ou à New York, lieu de résidence de nombreux membres de nos familles. À chaque voyage, je m'approvisionnais en cassettes ! »

Les Bernier sont particulièrement friands des parties jouées par le Brésil et le célèbre Pelé. « Nous regardions les matchs ensemble et je lui faisais mes commentaires. Quand il allait s'entraîner, il tentait de reproduire ce qu'il venait de voir à la télé. Ces visionnements ont beaucoup influencé le style de jeu de Patrice : jeu collectif, possession de ballon, passes, vision, etc. Il est devenu un joueur très technique. »

Patrice Bernier ne s'imprégnait pas seulement du style des Brésiliens ; il étudiait aussi les prouesses d'autres grands joueurs tels Jairzinho, Beckenbauer, Cruyff. « L'Italie jouait très défensivement, l'Allemagne était robuste, mais il s'identifiait davantage au style offensif des Argentins et des Brésiliens », de dire Jean.

« Après, je descendais au sous-sol et m'imaginai jouer des matchs avec ces grands joueurs, se remémore Patrice. Il y avait au bout de la pièce un faux foyer et de l'autre côté une ouverture sous les marches. C'étaient mes buts. Je m'imaginai prendre le ballon et le refiler à Pelé. Ou à Maradona, car j'ai grandi dans cette ère. Je ne sais pas de quoi étaient faits les murs, ça n'était même pas du gypse, mais je les ai détruits ! »

Il arrive même à Patrice Bernier de refuser des invitations à jouer avec ses amis pour rester dans son sous-sol. « Je disséquais les matchs, les gestes, puis je les répétais. Je me

souviens des feintes de Pelé à la Coupe du monde de 1958. Je n'avais pas d'école de hockey ou de soccer; mon école à moi, c'étaient les cassettes VHS. À compter de la Coupe du monde de 1990 en Italie, je me suis mis à enregistrer les matchs. Je les regardais avec mon père quand il rentrait du travail. Je connais les buts par cœur.»

On se passionne aussi pour le hockey chez les Bernier. Jean a eu le coup de foudre pour ce sport quelques jours à peine après son arrivée au Québec.

«Je suis arrivé à Montréal un jeudi, et dès le samedi, mon frère m'a emmené dans la famille de sa femme et on présentait un match du Canadien à la télévision, dit Jean. Je n'avais jamais vu de hockey auparavant, sauf dans le film *Love Story*. J'avais l'impression d'être sur une autre planète.»

Jean Bernier ne pouvait avoir un meilleur baptême: le Canadien affrontait les Bruins de Boston. «J'ai vite remarqué le numéro 4 de l'autre équipe. Il faisait des choses exceptionnelles avec la rondelle. Le Canadien menait 2-0 avec une mise en jeu dans son camp. Bobby Orr s'est déplacé pour parler à l'oreille de Phil Esposito. Je m'en souviens comme si c'était hier. Il est retourné à sa position, Esposito a gagné la mise en jeu, Orr a tiré et compté. C'est comme s'il y avait un secret entre les deux. En fin de compte, Boston a gagné ce match et je n'ai jamais cessé d'admirer Bobby Orr, le plus grand joueur de hockey de tous les temps.»

Jean Bernier arrivait à comprendre le jeu même s'il n'avait jamais vu une patinoire de sa vie, encore moins chaussé des patins! «Il y a beaucoup de similitudes avec le soccer: des avants, un milieu de terrain, des défenseurs et

un gardien de but. C'est la même structure de jeu, sauf que le hockey se joue dans un aréna avec un effectif de six, et le soccer sur un grand terrain gazonné avec onze joueurs. Le principe de la passe, le mouvement, reste le même.»

À quatre ans, presque cinq, Patrice rentre à la maison en suppliant ses parents de l'inscrire dans une équipe de hockey, « parce que [son] ami Steven a appris à patiner la fin de semaine passée ».

« On s'est rendus chez Canadian Tire pour lui acheter des patins et on l'a inscrit au patinage, relate son père, puis on l'a emmené à l'aréna Michel-Normandin de Brossard. Il avait tellement hâte d'aller sur la patinoire ! Avant de laisser entrer les jeunes sur la glace, la surveillante prévenait chaque enfant de s'accrocher au dossier des chaises installées sur la patinoire pour ne pas tomber ; Patrice, lui, est parti en coup de vent comme s'il savait déjà patiner ! Il n'a jamais eu besoin de la chaise ou de l'appui de quelqu'un ! »

Les sports d'hiver prennent alors une place importante dans la famille. On inscrit rapidement Patrice dans une équipe de hockey. Ses sœurs ne sont pas en reste. « Avant, j'aimais le hockey, mais seulement à la télé, dit Jean. L'aînée, Nadège, a fait du patinage artistique et ma plus jeune, Sabine, née quatre ans après Patrice, a fait du soccer et du hockey. Elle a joué avec l'équipe du Québec au hockey. »

Au sous-sol, Pelé et Maradona ne sont plus les seuls héros : selon l'état d'esprit du jeune Patrice, ils sont remplacés par Mats Naslund ou Wayne Gretzky.

« C'étaient les mêmes buts au sous-sol que pour le soccer, raconte Patrice. Je fabriquais mes balles avec des kleenex

et je mettais du *tape* par-dessus. Ma sœur était dans les buts. J'écrivais mes trios sur papier. Il y avait Lebeau, mais mon joueur préféré demeurait Naslund. Bob Gainey, Larry Robinson, Bobby Smith et Rick Green étaient tous des grands; Naslund, lui, était petit, fougueux, rapide, habile. J'avais mon chandail 26 du Canadien. Parfois, je jouais aussi avec Gretzky... »

Patrice Bernier se crée un monde imaginaire dont il est le héros. « Ça m'est resté plus tard, d'être un peu dans mon monde, dans ma bulle. Je l'ai créée très tôt, cette bulle sportive où il n'y avait que moi. C'était comme si je faisais du théâtre dans mon sous-sol. C'était mon univers. »

Les samedis soir chez les Bernier étaient réservés à *La Soirée du hockey* et à la voix des René Lecavalier, Richard Garneau, puis Claude Quenneville. « J'ai grandi à me faire raconter par mes parents les exploits de Maurice Richard, Guy Lafleur et Jean Béliveau », raconte Patrice.

Le garçon commence à jouer au hockey organisé dès l'âge de cinq ans, parallèlement à la pratique du soccer. Il est attaquant. « Il comptait des buts facilement, il dépassait tout le monde », dit Jean. Dès les rangs Atome, l'entraîneur Maurice Duguay lui fait une place dans son équipe CC, mais en défense, où on a besoin de lui.

Patrice Bernier ne retourne plus jamais à l'attaque. Et quand son père a l'occasion de lui citer des joueurs en exemple, Bobby Orr et Paul Coffey ont désormais remplacé les meilleurs attaquants de la Ligue...

« On le faisait beaucoup jouer, il transportait bien la rondelle, comme on dit en langage québécois, de souligner Jean Bernier. Ce qu'il faisait bien – et ce n'était pas très répandu

à cette époque –, c'est qu'il poussait la rondelle avec son patin pour l'envoyer sur son bâton, et c'était devenu sa marque de commerce.»

Malgré ses succès au hockey, le jeune Bernier n'en démord pas : il rêve de devenir un joueur de soccer professionnel. Son père, pourtant profondément enraciné dans le foot, penche vers le hockey. « En s'étant adapté à la culture québécoise, il commençait peut-être à rêver que son fils puisse jouer pour le Canadien », raconte Patrice.

Jean Bernier estime aussi, surtout, que les chances de percer sont supérieures dans le monde du hockey. « Même très jeune, à 11 et 12 ans, il affirmait son désir de devenir professionnel en Europe et de jouer pour mon équipe nationale. Mais ce sont des rêves, tous les jeunes disent ça. Moi, je connaissais bien le monde du soccer. Des entraîneurs le voyaient évoluer et trouvaient ça dommage qu'il soit né au Canada parce qu'il serait parmi les meilleurs de son âge en Europe. Il n'y avait pas beaucoup de débouchés pour les joueurs de soccer québécois à l'époque. »

Il ne faut pas non plus oublier l'influence de John Greene : celui-ci n'est pas seulement un coach pour le jeune Bernier, il devient vite un ami de la famille. « Il me disait que Patrice perdait son temps au soccer, admet Jean. D'abord, à cause des nombreux entraînements, il y avait souvent des conflits d'horaire. Et puis, il voyait Patrice dans sa soupe : il était selon lui l'un des meilleurs joueurs de hockey de sa génération. Il lui reconnaissait assez de talent pour percer dans la Ligue nationale. Il m'a influencé dans ma préférence du hockey par rapport au soccer et c'est vrai qu'à cause de ça, j'ai insisté davantage sur le hockey que sur le soccer. »

La portion hockey est laissée entre les mains de John Greene, alors que son père lui enseigne les rudiments du soccer. Mais, souvent, les conseils s'appliquent aux deux sports. Parmi les principes de base, la collectivité prime en tout temps l'individualisme.

Ce jour-là, Brossard vient d'écraser le Roussillon 15-0 dans un match de foot à sens unique. Patrice a marqué dix buts ! Les garçons de Brossard rayonnent. Qui n'est pas heureux après un tel match ? Dans l'auto, son père et son coach sont de marbre.

— Patrice, sais-tu qui est Stanley Matthews ?

Le jeune homme hausse les épaules. Il n'a jamais entendu parler de cet ailier anglais de Stoke City, que la Deuxième Guerre mondiale a privé de six années professionnelles, lorsqu'il était dans la vingtaine.

— Stanley Matthews jouait dans les années d'après-guerre, poursuit le paternel. C'était un excellent dribbleur, mais surtout, il faisait rayonner les autres. Il était brillant non seulement avec le ballon, mais aussi sans ballon.

Le jeune Bernier écoute d'un air distrait l'envolée oratoire de son père.

— Patrice, tu es bon seulement quand le ballon vient à tes pieds. C'est bien d'être le meilleur, mais les autres autour de toi doivent l'être aussi... Apprends à les rendre meilleurs.

Notre homme se souvient de cette discussion comme si c'était hier. « Parfois, nos parents ont l'impression que leurs conseils entrent par une oreille et sortent par l'autre ; celui-là est resté stocké dans ma tête pour le reste de ma vie. Quand les gens me demandaient pendant ma carrière pourquoi je ne tirais pas plus souvent au but, c'est en raison de cette

conversation. Comment pouvais-je mettre quelqu'un d'autre dans une meilleure condition pour marquer? Avec une passe, tu rends deux joueurs heureux: le passeur et le marqueur.»

Patrice Bernier lui en est reconnaissant encore à ce jour. «Mon père avait beaucoup de phrases clés comme celle-là. Il est mon historien, ma personne de référence, mon pédagogue, presque mon meilleur ami.»

Sa mère Gladys, elle, a un autre tempérament. «Mon père est plus “diplomate”, elle est plus directe, avoue Patrice avec un sourire en coin. Elle pouvait me crier après des estrades pour me dire que je ne jouais pas bien. Il y a deux personnes sur terre qui me disent mes quatre vérités: ma femme et ma mère!»

Gladys, jadis une joueuse de volleyball, donne aussi à son fils des conseils qui ne le quitteront jamais. À 12 ans, Patrice Bernier devait aller s'entraîner les vendredis soir avec l'équipe de soccer du Québec des moins de 15 ans, mais lui, à cet âge, préférait jouer dans la rue avec ses amis. Son père lui demandait d'aller à ses entraînements, mais ne le forçait jamais. Un soir, Gladys se retourne vers son fils à table:

— Patrice, crois-tu que tes amis, s'ils avaient la chance que tu as, ne la prendraient pas, qu'ils n'iraient pas aux entraînements?

Dès ce moment, le garçon a décidé qu'il n'allait plus rater ces entraînements du vendredi soir.

À 15 ans, Patrice Bernier cogne à la porte du Midget AAA au hockey. Gatineau détient les droits exclusifs sur les joueurs de la Montérégie et repêche le jeune homme, mais ses conflits d'horaire avec le soccer sont déjà contraignants.

L'automne précédent, il se rend à Calgary pour le Championnat canadien de soccer chez les U15. Bernier, alors attaquant, connaît un tournoi du tonnerre. Son *timing* est parfait. L'entraîneur de l'équipe nationale U17, Tony Taylor, y effectue une tournée de recrutement en prévision des qualifications de la CONCACAF pour la Coupe du monde chez les U17. Taylor vient de perdre son défenseur central, victime d'une fracture à la jambe.

Après le dernier match, Taylor s'empresse de rencontrer l'entraîneur du jeune Patrice pour lui demander les coordonnées de ses parents. « Monsieur Taylor m'appelle à la maison, raconte Jean. Il me fait tous les compliments du monde. Il aimerait inviter Patrice à son camp d'entraînement à Toronto, qui a lieu deux semaines plus tard. J'étais alors vice-président technique de la Fédération québécoise de soccer et on avait convenu que si un entraîneur canadien appelait pour un jeune, il devait passer par la Fédération. C'est moi, en plus, qui avais mis ça dans les règlements ! Je lui ai suggéré d'appeler le directeur technique de la Fédération, André Gagnon. »

Deux autres Québécois, Enzo Cocco et Roberto Sorella, sont invités à ce camp de sélection. Comme la délégation féminine québécoise se rend en train aux mêmes dates pour y disputer le Championnat canadien, Gagnon et Bernier conviennent de se procurer des billets de train supplémentaires et d'envoyer les trois candidats avec les filles. Le hasard fait bien les choses : à bord, avec l'équipe féminine, se trouve une certaine Mélisa Barile, qui deviendra l'épouse et la mère des enfants de Patrice. Mais à l'époque, le couple d'adolescents est encore loin de s'en douter...

## Table des matières

Préface . . . . .	9
Prologue . . . . .	11
1 L'enfance . . . . .	15
2 L'aventure du hockey . . . . .	29
3 On plonge dans le soccer ! . . . . .	49
4 La Norvège . . . . .	61
5 Dans la cour des grands en Allemagne . . . . .	85
6 Retour en Scandinavie . . . . .	109
7 Montréal ! . . . . .	121
8 Changement de garde . . . . .	143
9 Dernier tour de piste . . . . .	183
Épilogue . . . . .	217
Remerciements . . . . .	219